

Cruelle et perfide, vous vous amusiez à jeter du fiel dans les blessures que vous me faisiez chaque jour au cœur, et vous paraissiez murmurer dans une espèce de délire le mot de Macbeth : "Il a bien du sang."

".... Je ne voyais que vous sur la terre et.... j'oubliai le ciel. Le châtement devait venir.... Ma raison en vint à s'égarer et je cherchai l'oubli dans la débauche. Ma famille m'a rejeté, ma famille m'a maudit.... Voilà votre ouvrage.

"Je vous écris tout cela afin que mes souffrances pèsent éternellement sur votre vie.... Je pourrais vous maudire à mon tour.... la malédiction d'un mourant est terrible, elle porte son châtement, mais".....

\* \*

Il est mort ! Le châtement divin est-il expié ? Hélas ! il est mort sans avoir voulu voir le prêtre, mais la miséricorde divine est infinie et peut être, en écoutant ma mère lui parler de Dieu et de pardon, a-t-il eu une pensée qui sauve. Et Dieu a toujours pitié de ceux qui ont souffert.

Le souvenir de ce drame, arrivé dans mes vacances du jour de l'an, est toujours vivace à mon esprit. Voilà pourquoi je suis triste depuis quelques jours.

*Mathias Fillion*

## COUP DE BRAVE

(RÉCIT CANADIEN)



Sous ce titre, "Nos hommes forts," M. A. N. Montpetit a déjà écrit tout un volume sur les hauts faits de nos compatriotes Canadiens-Français, dans la boxe, les tours de force, etc. Montferrand, Gamache et autres ont trouvé en lui un historiographe convaincu et fidèle.

Cependant, si bien je m'en souviens, le Canadien dont je veux parler, M. Montpetit l'a ignoré, volontairement ou non.

Il y en a un si grand nombre de nos compatriotes qui ont eu la poigne raide et le coup de poing solide, que cet oubli est bien pardonnable.

Mais Grignon, le fameux Grignon, l'athlète si populaire dans tout le haut de la province, depuis Saint-Eustache jusqu'à Ottawa, il y a quelque soixante ans, en a de si bonnes à son actif que je ne puis résister à l'idée de lui consacrer quelques lignes, histoire de compléter un peu le recueil de M. Montpetit.

Un seul trait, pour aujourd'hui, suffira à le faire connaître : à plus tard quelques lignes encore pour narrer d'autres de ses vaillants exploits.

Il me semble que ce n'est pas déplacé, un tout petit peu d'orgueil national, au souvenir de ces robustes Canadiens, trappeurs, pionniers et voyageurs. Car cela fait l'éloge de notre race qu'il s'y soit développées, à la fois, deux puissances bien distinctes dont nous avons Dieu merci ! d'assez nombreux exemples. J'ai nommé la puissance intellectuelle, héritage conservé intact du génie de la France, notre mère, la puissance musculaire et corporelle, fruit des bonnes mœurs et du climat le plus salubre du monde, démonstration vivante de la vitalité sans pareille et de la vigueur propre au vieux et noble sang gaulois.

Mais pardon de la digression et je reviens à mon sujet qui doit être, à ce que j'ai dit, un des faits d'armes de Grignon.

C'était, il y a soixante ans, c'est-à-dire avant les jours sanglants de 37 et 38. Dans la paroisse si patriote de St-Eustache—Chénier et ses braves l'ont bien prouvé quelques années après—mais si

paisible encore, où vivait Grignon, on faisait le commerce, l'hiver, pour les grains et fourrages, avec la nouvelle ville de Bytown dont le colonel By venait de jeter les premières assises, à l'endroit où la rivière Ottawa forme la célèbre chute des Chaudières. Ottawa était loin d'être en ce temps-là la jolie ville qu'elle est devenue aujourd'hui, une des plus coquettes du continent américain. Elle servait comme d'entrepôt pour l'approvisionnement de vivres des nombreux chantiers échelonnés le long des rives de l'Ottawa, de la Lièvre et de la Gatineau.

Lorsqu'arrivaient les premiers beaux chemins d'hiver on voyait de longues files de traîneaux se diriger des campagnes assez éloignées de la province de Québec—les alentours d'Ottawa n'étaient pas encore colonisés—vers Bytown, la ville des voyageurs.

Les cultivateurs canadiens français trouvaient là un marché plus avantageux pour l'écoulement des produits de leurs fermes ; aussi, malgré la distance vit-on un grand nombre d'entre eux donner la préférence à ce marché sur celui de Montréal.

Mais on conçoit que ce n'était pas l'affaire d'une seule journée, pour une voiture lourdement chargée, de franchir les soixante quinze ou quatre-vingts milles qui séparent Saint-Eustache d'Ottawa. Aussi y avait-il, sur tout le parcours, d'assez nombreuses hôtelleries où ces rouliers trouvaient un gîte pour la nuit ou une table convenable pour leur repas, selon les hasards et les besoins du voyage.

C'est dans une de ces auberges, située à peu près où se trouve aujourd'hui Plantagenet, dans le comté de Prescott, que se passa l'événement où Grignon, et peut-être mieux le poing vigoureux de cet athlète canadien, joua un rôle assez important que je vais enfin raconter. Veuillez le lecteur me le pardonner si j'ai, un peu plus que ne le comportait le sujet, étendu mon récit : j'ai voulu profiter de l'occasion pour retracer sommairement une des pages modestes de notre histoire.

Voici le fait. Grignon, voyageant de compagnie avec un copain d'assez respectable taille aussi, était descendu à l'hôtellerie que j'ai dite. Ils trouvèrent, rassemblés là, une bande de grands gaillards Ecosais, pas mal mis en train et déjà bien lancés, qui se mirent à regarder de travers les deux associés canadiens en les voyant entrer. L'un d'entre eux surtout, espèce de géant montagnard, fier de sa haute stature, les dévisageait dédaigneusement, avec des mines qui n'auraient été rien moins que rassurantes pour tout autre que nos deux braves amis.

Du reste, ils connaissaient passablement bien par où dire la bande au milieu de laquelle ils venaient de tomber. Ces Ecosais avaient la réputation bien établie d'être de sinistres farceurs qui, sans leur causer de dommages réels, généralement au moins, s'amusaient à taquiner les voyageurs canadiens et à leur rendre pénible leur stage dans cette hôtellerie. Un de leurs trucs les plus familiers, pour le géant surtout, qui paraissait être le chef reconnu de la bande, c'était de se rassembler dans le bar, de voler effrontément sur le comptoir et de les vider sous le nez des consommateurs, les verres de boissons servis pour les voyageurs canadiens et par eux payés.

Prévenus d'avance contre ces escrocs publics, Grignon et son ami s'étaient préparés en conséquence. Tout en s'en revenant des bâtiments où ils avaient remis leurs chevaux, ils avaient pris l'arrangement suivant : "Nous nous ferons servir à boire, chacun un verre ; surveillons nous l'un l'autre ; si un de ses gaillards vient prendre mon verre, dit Grignon, à toi d'en prendre soin, si c'est du tien qu'on s'empare, je m'en charge."

La chose arriva telle que d'habitude. Les verres remplis et déposés sur le comptoir, nos deux compagnons, sous prétexte de jaser quelques mots à l'aubergiste, attendaient l'événement. Subrepticement, le grand gaillard écosais se coula par derrière et, à un moment donné, saisit le verre de l'ami de Grignon. Celui-ci n'avait rien perdu du mouvement. Au beau moment où le ravisseur portait à sa bouche la boisson volée, il ne fit ni va ni deux—omme s'exprimait, dans le bon vieux langage populaire, celui qui m'a redit la chose—et d'un magistral coup de poing asséné sur le fond

du verre, le fit presque avaler à ce consommateur improvisé. Le verre fut brisé en miettes, raconte la légende, la bouche de l'intrus fut déchirée en lambeaux et trois ou quatre de ses dents tombèrent sur le plancher avec les débris du vase.

Les pillards écosais, loin de chercher à se rebeller, restaient ébahis, stupefaits. Sans s'émouvoir plus que cela les deux Canadiens leur reprochèrent alors en termes acerbes leur tentative présente et leur conduite passée. Ils les invitèrent à déloger et à quitter la salle sur le champ. Ces lâches taquineurs ne se le firent pas dire deux fois devant l'attitude imposante des deux champions, et redoutant la force de ces quatre bras, les laissèrent de bon gré maîtres absolus de la place.

Ils passèrent la nuit tranquille, sans être inquiétés aucunement, et repartirent de même le lendemain. Et l'histoire rapporte que dans la suite jamais plus les voyageurs canadiens ne furent inquiétés ou molestés, à cette station de leur voyage. Voilà un coup de force qui avait eu un bon effet durable.

On a parlé bien longtemps et chez les Ecosais du Haut et chez les Canadiens Français du Bas-Canada du fameux coup de poing de Grignon, de robuste mémoire, dans une hôtellerie de Plantagenet.

*Luc Saint-Ehr*

## LA SCIENCE AMUSANTE

LES DESSINS D'EDMUS

Retrouver, dans l'image informe ci-dessous, le portrait de saint Pierre. C'est le problème que



propose M. Edmus pour une foule de portraits aussi dénaturés ; mais si vous rapprochez les deux morceaux de l'auréole en ployant le papier pour en former un cône ou cornet, les deux morceaux rapprochés vous donneront le portrait de la figure 2, dans laquelle le bout du nez est au sommet du cône, et où les deux parties collées vont du haut du nez au front.



Bien entendu, on commence par dessiner le portrait sur le sommet d'un cornet et puis on déploie pour obtenir l'horreur de la fig. 1 qui montre combien il est utile que chaque chose soit à sa place pour n'être pas horrible. Travailler le dimanche, se reposer la semaine, c'est défigurer de la sorte l'œuvre de Dieu.